

Volker Braun

# Briser l'ordre des choses

## Discours de réception du Prix Georg Büchner 2000

traduit de l'allemand par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein

*A quoi bon, nous les hommes, nous combattre les uns les autres? – Voilà une question pour terminer un discours. Mais ne sommes-nous donc pas dans un état de violence perpétuelle?* Et voici une parole qui résonne comme un ricanement au plus haut niveau.

Nous sommes comme dans une chambre d'écho, dans l'installation d'un jeune poète de Darmstadt de l'an 1835 : son texte est fait de ces phrases tranchantes, irréfutables et ce sont des personnages à vif, aux traits acérés qui les colportent, se préparant à un meurtre ou se rendant à l'échafaud. Sur une scène avide de dialogues, ils réclament un autre discours ou, en tout cas, une autre action.

Ce qui sépare Georg Büchner de nous tous, c'est autant l'acuité de ses questions que l'hésitation résolue à y répondre. Il n'omet aucun argument désarmant : *Une faute a été commise quand nous avons été créés, quelque chose nous fait défaut, je n'ai pas de nom pour ça, mais on ne se l'arrachera pas l'un l'autre des entrailles, alors à quoi bon s'éventrer?*<sup>1</sup> Et il avance des propositions effarantes : *Il nous faut crier, rien de plus bête que de serrer les lèvres quand ça vous fait mal.* C'était le moment d'une crise : celle de la pensée bourgeoise des avancées face à la violence et aux souffrances de la marche de l'époque. Personne n'a exprimé plus durement la désillusion ; elle est ce sel radical qui demeure, une fois évaporé le sens englobant le monde et l'être humain. Nous y goûtons voluptueusement, enfants que nous sommes d'une nouvelle rupture historique.

N'oublions pas que c'était un garçon de vingt-deux ans qui commençait juste à *devenir intéressant* pour lui-même. Sa diction périlleuse n'est pas théorie déçue mais conception du monde bien à lui, acquise par le scalpel et l'analyse, la seconde n'étant pas moins coupante ; celui qui parle est tout autant anatomiste que recherché pour atteinte à la sécurité de l'État. Le fatalisme n'était pas déduit du système nerveux des barbeaux et ce n'était pas le déterminisme qui pouvait le rendre fou. Car l'erreur *qui a été commise* est de nature plus embrouillée que celle qu'un philosophe de Königsberg ou un zoologiste

---

1. Les citations en italique sont reprises du volume des *œuvres complètes* de Georg Büchner (édition établie sous la direction de Bernard Lortholary, Le Seuil, 1988).

de Zurich eût été à même de débusquer, aucune faculté ne s'est risquée à une telle autopsie. Pour cela il fallait quelqu'un qui fût *comme anéanti* dans une expérimentation *sociale* qui le jetait en plein milieu de l'agitation hessoise. La question brutale : *Qu'est-ce qui en nous ment, vole et tue?* était énoncée sous la torture, d'un intérêt obsédant, et exigeait l'examen des réflexes et affects de la créature ainsi que des mouvements et soubresauts du grand corps de notre espèce. Il fallait pour cela le complot des expériences pour atteindre le point névralgique que ne dépassaient pas la pensée matérialiste et la réforme libérale. Le tranchant de la lame était appliqué contre une préparation expérimentale bien plus imposante : l'ordre des choses ; cette énigme douloureuse dans laquelle parle Büchner cherche une double solution : l'homme et la société.

Ce qu'il diagnostiquait n'était pas ce déchirement entre l'idéal et la réalité dans lequel l'art se reposait – avec son *idéalisme* et le mépris de la nature humaine ; il voyait les fissures qui traversent la réalité même. Il devait, il ne pouvait que faire parler les faits intolérables, sans la consolation d'une idée sublime. Cela signifiait trouver *une voie pour son tréfonds, tout se consume en moi-même*, pitié, indignation ; ce n'était qu'une autre forme de cette recherche et un autre lieu de la subversion. « Les chroniqueurs qui écrivent l'Histoire – Schiller en était un – avaient déjà terminé lorsque ceux qui décrivent la nature et les techniciens étaient loin d'avoir terminé » disait Brecht en songeant à Goethe. Et cela vaut a fortiori pour Büchner qui, quelques décennies plus tard, étudiait le bain de sang de la Révolution française ; son rapide *essai dramatique* donne naissance à la série d'« essais » qui aboutissent à la Jeanne de Brecht dans les abattoirs de Chicago. Le sujet : les événements élémentaires, les comportements historiques et les attitudes dignes ou misérables de l'individu au sein des ou avec les masses. Le drame ne pouvait que convenir au révolutionnaire et au scientifique : pas seulement parce qu'il implique une action mais en raison de l'avantage singulier de l'art, qu'en lui la pensée est un faire immédiat, une pensée dans le matériau qui, selon Dresen, n'est pas, comme dans la science, détachée du faire, fin en soi. C'est ce qui rend son langage sensible, avide de la drôlerie, de la froideur, de la douceur de la pensée. Dans la poésie il pouvait être radical et résister à la pression de l'expérience de tous ses nerfs, de tous ses rêves pour exprimer ce désir subversif qui interroge tout ce qui est en place : *la possibilité de l'existence*.

Ce mot d'ordre fascinant, humiliant qui rend sans objet toutes les sentences classiques vous arrache du sommeil dogmatique comme un coup de sirène : où sommes-nous ?

Il y a des années, en d'autres circonstances, j'ai cité Büchner pour déposer une charge explosive ; être à présent convoqué en son nom ne peut que creuser une nouvelle sape sous moi. Me voici face à vous sur le terrain périlleux où l'on prend position, où les intentions s'enracinent, où un fou fait le travail, voulant échouer, car réussir c'est échouer.

Je vois deux cortèges : l'un d'eux est la fameuse foule qui remplit l'Alexanderplatz, marche annoncée avec des banderoles que l'on n'attendait pas. En tête du cortège, ce slogan : *Il faut que l'État soit un vêtement transparent qui épouse le corps du peuple*. C'est semble-t-il un grand rassemblement (on a parlé d'un demi-million) par un jour férié, dans un atelier immense et calme. On ne fait qu'ouvrir les fenêtres pour évacuer l'air renfermé. Mais le courant d'air provoqué par son nombre le rend audacieux. Pris de vertige, le rassemblement hésite en une espérance muette, sans se résoudre à quoi que ce soit ; pourtant plus rien n'est possible sans lui. Cet exercice l'unit : ne pas courber l'échine. PAS DE VIOLENCE. Il lui suffit de se mettre en mouvement ou de rester en arrêt, et l'Histoire s'arrête et se met en mouvement. Il s'annonce comme il se doit :

abattez les bonzes, protégez les arbres. Propriété du peuple plus démocratie, on ne l'a pas encore tenté – c'est mon ultime aveuglement, la plus magnifique chimère. C'est le jour pour la concevoir sans pourtant y croire, mais qui donc va *mettre en œuvre* cette si belle chose ? L'enjeu, c'est presque tout : la parure de l'égalité, le bien commun. Je pressens que cela va culbuter l'ordre, je le pressens sans tristesse. La foule sourit, d'elle-même, et rien ne la domine que cette pensée de l'existence, la liberté secouant les corps.

L'autre cortège : les dix-neuf de Bischofferode, 400 kilomètres à pied, une maigre procession sous la pluie, avec ses drapeaux blancs. Ils sont résolus, mais leur nombre n'augmente pas, dans les villes qu'ils traversent, un ruisselet de révolte. Ces silhouettes de sel, de la mine. GRÈVE DE LA FAIM POUR LE TRAVAIL devant les portes de la Treuhand, un drôle d'amas sur le béton de la capitale où habite un peuple qui ne lutte point. L'enjeu, presque rien : l'existence nue, une affaire privée, l'Histoire passe en trombe au-dessus d'eux. Et ils recherchent les phrases qui les incarnent jusqu'au point final. Ils recherchent leur prétendue propriété qu'ils possédaient sans la posséder et qu'on leur enlève pour de bonnes raisons ; et voilà la blessure qui demeure, qui ne se ferme pas comme les usines, la déchirure pour cent ans dans le crâne après la fabuleuse démolition. Car c'est un malheur qui est mis en œuvre, pour ainsi dire, l'Histoire envoie la facture, une plaisanterie grossière, compréhensible, et ce n'est pas la dernière. Après la soupe brûlante de la démocratie populaire, les plats froids du capitalisme. Et je dis froidement : il faut qu'ils fassent cette expérience, et je les laisse tranquillement sous la pluie, dans cet ordre des choses que je ne voulais pas, mais *il faut voir les gens dans toutes les situations*. Je trouve une permanente inégalité dans la société, et dans la nature humaine une patience effroyable.

Car ce ne sont que deux cortèges et ils se mêlent au fleuve qui traverse mon temps, celui des appelés et des bombardés (un vol noir d'étincelles les précède), celui des expulsés et des emprisonnés (nous ne voyons que leurs chaussures et leur chevelure rasée), celui de la main d'œuvre qui va pointer ou, dans leur promenade mélancolique, celui des chômeurs, sans oublier, dans son imposant tas d'ordures, la love-parade !

Étais-je attaché à une *idée* ? Pas une dominante, certes ; à une espérance ? Me voyais-je dans une alliance avec l'Histoire ? Oui : comme un conspirateur, et à présent je suis face au mur. Je le savais : « devant il n'y a rien », je ne puis rattacher à l'Histoire aucun espoir de principe. Ce qui me rend suspect, et l'on me fouille pour trouver des convictions. Comment donc, tout est liquidé ? Le combat est terminé ? (c'est ce que demande celui qui interroge, et moi de ricaner sans comprendre). Congédié de la marche du monde ? (Du reste on n'en pense rien à présent et l'on met toute la frénésie dans les machines ou bien on prétend reconstruire l'être humain : nous voici comme des écoliers débutants devant l'inscription du génome : *celui qui pourrait lire ça*.) Réveillé de l'erreur, de la certitude ? Avoue ! (interrogatoires sur papier journal). Oui, dis-je. Comme je suis las. Nulle envie d'un traité politique. Si je ne participe pas à ce qui se passe – le cortège contre le POUVOIR DES BANQUES traversant le centre ville de Francfort, c'est par incrédulité. Je ne puis agir selon mes principes. Certes, j'ai vu récemment que *le besoin nécessaire de la grande masse peut entraîner des changements* ; mais où sommes-nous ? *Ne sommes-nous pas dans un perpétuel état de violence* ? J'ai éprouvé ce que l'on nomme l'inutilité. Mais que valent des notions si générales face à l'expérience aiguë. Que vaut la conscience paralysante que tout aboutit au néant face à la force des sens, au désir, à l'effroi. Aucune de mes fibres ne m'attache au pouvoir. Les appareils, les partis et leur esprit usé jusqu'à la corde,

qu'ils aillent au diable. Cela me fait rire. Ne m'est d'aucun secours. C'est une nourriture plus rude qui alimente ma nature. J'ai grandi dans les ruines et j'ai, parmi mes frères, bu le lait d'une veuve. J'ai goûté à la justice, respiré le despotisme. C'est dans mes tissus que logent ma résistance, mon chagrin, mon désir. Tout au fond de moi il y a du vilain.

Être radical, n'est-ce pas saisir à la racine cette chose qu'est l'être l'humain ? C'était la formulation d'un contemporain et autre exilé sur le même astre fixe, Marx, à vingt-cinq ans. Mais cela ne signifie-t-il pas, toujours, arracher la racine ? N'est-ce pas le contenu d'un <sup>xx</sup>e siècle à la main rude ? Ses réalisations n'ont-elles pas ressemblé à des dévastations ? N'a-t-il pas usé les idées comme les corps, ou pis encore : réalisé les idées en usant les corps ? Après ses guerres et ses révolutions on en sait plus long sur ce qu'est l'Homme, même si l'on ne sait plus comment lui porter secours ; on connaît la bestialité, mais l'humanité, presque plus. Quand les idées sont enterrées, les ossements ressortent. Mais étaient-ce les médecines *radicales* de l'organisme, du corps éreinté, enragé, patient ? dont les membres sont les collectifs, dont la démarche est l'Histoire ? N'étaient-ce pas des cures héroïques dans la caserne ? « si je dis camarade, je dis agent de police » (Karl Mickel). L'idéologie est un truchement bien faible : sans aucun égard, là où il faudrait dire à partir des fondements. Là où, dans ce siècle, il s'agissait de l'être humain, on a touché à peine à la société, et là où l'on a voulu changer la société, on ne s'est guère soucié de l'être humain. Quand il émerge des gigantesques abstractions, il se retrouve isolé, sans attaches politiques, n'appartenant plus à des classes, etc., ayant échappé aussi bien aux luttes qu'à la conscience ; un être sauvé, transhistorique. Mais regardez un peu son activité, dans son existence employée, le voici à son ouvrage archiconnu, à la fin du siècle, apprenant les rapports de domination. C'est un client que les États retiennent. Eux-mêmes s'en tiennent à la raison du capital. C'est le fatalisme zélé des gouvernements qui fait place à l'*aristocratie de l'argent*, dont Büchner le séditieux disait : *tant qu'à faire, que les choses restent en l'état*. Une révolution qui ne donne pas de pain et une démocratie qui vous prend votre travail ne sont pas des propositions sérieuses. Büchner avait une autre conception des droits de l'homme que celle de notre sentiment profond et de notre loi fondamentale. De la masse des rescapés tombe, ni vu ni connu, sans bruit, l'exclu, regardant ses mains, un autre Woyzeck, un être non traqué, mais superflu, tandis que capitaines et médecins exercent leurs métiers délirants, réalisent leurs expériences globales ; les marchands d'armes, eux, ne proposent pas un cou-teau pour vingt sous, la mort doit être une affaire rentable.

Où sommes-nous ? (où sont les gens de Bischofferode ? – *Cher Georg*, qui eût pensé que Leuna, berceau de la chimie, deviendrait synonyme de pot-de-vin ? Et qu'une cause aussi grande que celle de l'unité allemande serait si mal réglée du point de vue commercial, le marché mis en jachère ; je redécouvre la pauvreté de l'esprit humain sous un jour nouveau. *Du reste, pour être sincère*, les « anciens défenseurs des droits civiques » qui se font appeler ainsi ne me semblent pas se faufiler sur le chemin le plus intelligent. Réformer la société en s'appuyant sur les dossiers ?<sup>1</sup> Impossible. Alors qu'on a refusé aux mineurs de jeter un œil sur les contrats de fusion, quand est intervenu ce violent transfert écrit qui redoute le papier. Et *la grande classe* ? Elle sentait les deux leviers, intéressement matériel et découragement des intérêts démocratiques, avec renvoi à sa vie antérieure. Il n'empêche, cette phrase qui sonne juste : il faut *rechercher*

---

1. De la Stasi. (NdT)

la formation d'une nouvelle vie spirituelle dans le peuple, révélera à nouveau un jour sa fantastique vérité.

*Mes amis, il n'est pas nécessaire de s'élever bien haut au-dessus de la terre pour perdre de vue ce miroitement confus et ne plus avoir les yeux emplis que de quelques grandes lignes divines.*

Ce n'est même pas une question et pourtant elle est bien là : pour quoi lutter ? Ne devrions-nous pas au moins prendre place côte à côte sur notre bon levain allemand et avoir notre tranquillité ? La Hesse n'est-elle pas, comme l'ancien Grand-duché, « l'un des pays les mieux gérés » (selon le jugement de l'envoyé de Prusse), même si un *messenger* se doit de dénoncer impôts, financement des campagnes électorales et caisses noires. N'est-ce pas (Wilhelm Schulz) : « un État allemand particulièrement exemplaire » qui est déjà réalisé seize fois, « en excluant peut-être *les corps classiques* mais en intégrant notamment *la religion commode* ». On n'est plus obligé de placer sujets ou citoyens de telle manière que le vent des cuisines passe par-dessus leurs têtes, même s'il est encore conseillé de jeter un regard condescendant sur ce qui vous domine. Un modèle, vraiment – si le fumet du rôti un peu trop saisi a une odeur exemplaire pour l'étranger et si ce dernier veut connaître les recettes de ce style de vie indéfendable, ce qui vaut tout juste pour les misérables gens de Thuringe mais pas pour l'universelle pauvreté. Il est une misère d'ici, hessoise, qui ne nous accable pas car c'est une misère hautement développée, une misère distinguée qui demeure une énigme pour elle-même. L'individu ? La société ? Qui a la certitude d'être une solution ? Quel pouvoir pour créer d'autres cortèges humains, interminables, sur les continents, cortèges fantômes de gens perdus dans le SANS FRONTIÈRES, « réfugiés » dit la fiche individuelle. Notre misère est-elle la façon de ne pas participer à la faim du monde ? Les empreintes de pas de la liberté sont-elles encore des tombes et la démocratie s'avancerait-elle sur des tapis de bombes ? Les rituels les plus archaïques d'un ORDRE DU MONDE vont-ils répondre à la non-violence des nouvelles révolutions ? Au moment où la société bourgeoise disparaît, la casse des alternatives à celle-ci provoque tension, drame, combat écervelé dans notre pièce en cours de représentation à travers laquelle, comme vous l'entendez, les personnages de Büchner traînent leurs questions comme de véritables planètes.

Silence : est-ce un écho ? à cette phrase : *En tout je réclame la vie – et ça suffit*, ce que, dans leur forêt, disent les zapatistes : « Il s'agit de créer un monde, non comme le veut le pouvoir, non comme nous le voulons, mais un monde où beaucoup de mondes trouvent leur place, autant de mondes qu'il est nécessaire pour que chaque homme et chaque femme vive sa conception de la dignité. »

Suivez donc vos rues jusqu'au trottoir.

À la fin du cortège, par hasard je l'aperçois, la femme chétive, à peine vingt ans, arrêtée à Leipzig, loyers en retard, droguée, expulsion, le petit gosse de deux ans trouvé mort de faim dans son logement, le 10 juillet 2000, à onze heures. Combien d'amour, combien de dureté faut-il pour élucider cette double énigme. A la différence de mes adversaires, je ne pense pas que nous puissions nous passer de ce sujet – non, c'est peut-être lui qui va se passer de nous.

Si *la muse* est à nouveau un *Samson travesti* et si son orgueil la pousse vers une veste bariolée, c'est la question des questions qu'elle pose.

Aucune réponse sur cette scène, non cette réponse rapide, qui continue à écrire l'Histoire – rien que l'argument sensuel des contradictions qui nous mène implacablement à la réalité ; c'est *l'action* de l'art. Il peut échouer en réussissant et la question demeure

brûlante. Cette sorte de poésie rare, non réconciliée, qui montre à la fois l'absence d'issue et le caractère insupportable d'un état permanent, laisse ouverte la *possibilité de l'existence* (on l'a écrite en RDA, dont le drame fut une tragédie) uniquement dans une « alternative dépassant tout ce qui a existé et tout ce qui fut conçu ».

Une erreur a été commise comme dans la construction de la société et nous la commettons en nous maintenant dans cet état, il nous manque quelque chose qui n'a plus de nom, nous ne le trouverons pas en fouillant les structures, nous ne briserons pas pour autant l'ordre des choses.

Je remercie l'Académie de Darmstadt de m'avoir donné l'occasion de parler ici, je remercie les citoyens de la ville et du land de Hesse, je remercie Gustav Seibt<sup>1</sup>. Je conclus par une question et une hésitation, au milieu de vous, pour moi : Combien de temps la terre nous supportera/ Et que nommerons-nous liberté ?

(publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et des éditions Suhrkamp)

---

1. Critique littéraire qui a prononcé l'éloge de Volker Braun le 28 octobre 2000 lors de la remise du prix à Darmstadt. (NdT)